

LE NOM PROPRE PEUT-IL STIMULER LA PENSÉE ?

Maurice NÉDONCELLE (Strasbourg)

1. Nous n'entreprendrons pas de comparer les formes du nom propre dans les différents groupes linguistiques. Il suffira pour notre propos de considérer la désignation des personnes par le nom propre dans l'Occident contemporain et spécialement en français.

2. Cette désignation oscille entre l'individu et la communauté, comme l'attestent les deux éléments composants du patronyme et du prénom. C'est la réunion de ces deux éléments qui a pour but d'enserrer l'unique et d'éviter toute confusion.

3. Elle n'y parvient pas d'une manière infaillible. Il y a beaucoup de Pierre Dupont ou d'Henri Martin en France et l'unicité exige souvent des contreforts. Quand elle n'est pas obtenue par le caractère insolite du nom ou du prénom, il faut recourir à l'adjonction de prénoms secondaires, à celle du nom maternel, à un sobriquet (épithétique ou non), à la mention du lieu d'origine, à celle de *senior* ou *junior*, ou même à des auxiliaires non incorporables dans le nom lui-même, comme par exemple la date de naissance ou les autres particularités indiquées par les passeports.

4. Toutefois, le nom propre suffit pratiquement à procurer ce qu'on attend de lui : pour le sujet qui le porte, un schème qui le rassure sur son identité ; pour autrui, un signal opératoire qui implique la reconnaissance de ce schème.

5. Peut-on, dans ces conditions, estimer que le nom propre stimule la pensée ? Il semble qu'il commence plutôt par l'endormir et l'engloutir, Nommer une personne, c'est d'abord suspendre toute représentation intelligible à son sujet ou à d'autres sujets. La mise entre parenthèses du monde des idées qui est effectuée par le nom propre est bien plus

radicale en un certain sens que celle de la réflexion philosophique ; car elle fait disparaître toutes les idées comme dans une trappe. Elle ne les neutralise pas seulement, elle les fait fuir et se dissoudre soudain. A cet égard, l'apparition de la personne est une liquidation de l'ordre objectif et le nom propre a la fonction paradoxale d'être dans le langage l'objectivité qui annonce la mort de l'objectivité, ou du moins son éclipse.

6. Il est vrai que le nom propre contient aussi la poussée des idées et surtout la pression de ce qu'on pourrait appeler la pensée émotive. En lui se transvase l'indicible. Mais, ce faisant, il ne montre pas simplement la pensée, il impose une digue au dynamisme mental et peut-être une sagesse au déferlement de la curiosité, de l'amour, de la haine. Ce rôle modérateur est particulièrement perceptible dans l'interpellation répétée du nom propre ; elle canalise, parfois elle paralyse l'essor investigatif de l'esprit ou le désir illimité de pénétration affective.

7. Il arrive, en revanche, qu'en fixant sur lui l'enthousiasme ou l'hostilité, le nom propre les accroisse dangereusement. Mais s'il cesse alors de modérer le sentiment, il n'atténue que plus encore la pensée et il expulse du psychisme toute rationalité.

8. Pourtant, le nom propre n'est jamais un vide de pensée. Il n'anéantit que provisoirement et dialectiquement les représentations. Même dans la phase initiale que nous venons de décrire, la désignation repose sur une perception avant de l'effacer. Et elle ne l'efface que parce qu'elle nous révèle par cette négation même la présence d'une liberté. Elle nous livre sous les espèces du connu un inconnu qui est l'opposé d'un néant. Elle nous met en présence d'un centre de conscience dont il faut attendre les manifestations partiellement imprévisibles. A sa manière, la donation d'un nom propre, loin d'être une retombée dans l'empirisme est l'acte philosophique par excellence de la conscience. Elle radicalise la pensée, même à l'insu de la pensée ; elle devance (et elle a toujours devancé), pour l'homme moyen l'accès à la grande interrogation que Descartes a apprise aux philosophes de métier. « Cogito ergo sum » signifie bien à cet égard : ego sum « Renatus Cartesius ». Car la radicalité critique n'est réelle que si elle atteint l'existant en sa singularité pure et y découvre un creux fertile.

9. En nous révélant notre liberté, le nom propre rend possible la stimulation de la pensée, non seulement sous forme opérationnelle, mais sous forme critique et finalement sous forme théorique. Car il y a un lien étroit entre la naissance de la connaissance personnelle ou interpersonnelle, dont le nom est médiateur, et la quête générale de la vérité.

Sans doute le passage de l'un à l'autre domaine n'est-il pas fatal en fait. Toute conscience qui franchit le seuil linguistique du nom propre

(ou du pro-nom personnel) ne s'avance pas ensuite jusqu'à la recherche réflexive de la vérité anonyme qui lui permettrait de féconder réciproquement sa connaissance de la personne et sa connaissance de l'impersonnel. Mais le seuil est franchi et conduit normalement à l'autoposition d'un monde à qui rien ne peut être étranger.

10. La stimulation de la pensée par le nom propre peut en effet s'effectuer dans toutes les directions. Déjà au niveau associatif, les évocations que favorise le nom propre sont des plus variées : elles plongent dans le passé et l'avenir de celui qui le porte aussi bien qu'elles nous renvoient à d'autres ensembles personnels que le sien et à toutes les constellations d'images qui surplombent ces contenus existentiels. Ces contenus sont mystérieusement transmués dans l'art. Mais chaque nom propre est, en outre, la cause occasionnelle d'une réflexion illimitée pour le philosophe, soit qu'il agglutine dans ce nom la somme des caractéristiques du moi ou du toi qu'il observe du dehors, soit qu'il attende et recueille à travers le nom les idées qui émanent du moi et du toi comme d'une source jaillissante et qui garderont jusque dans l'incognito des enchaînements rationnels le style de l'être qui les engendre, puis de celui qui les reprend, enfin et virtuellement de l'immense communion des esprits auxquels elles se proposent.

11. Il y a, certes, dans le nom propre un stigmate de contingence stupide comme en tout étiquetage. D'où la gaucherie avec laquelle il s'avance dans l'organisation logique du langage et qui a été remarquée de longue date : dans la logique formelle de type classique, il entre comme un intrus dans la structure des propositions ; il se glisse en fraude dans l'édifice notionnel. Par exemple, une singulière affirmative (Socrate est sage) sera assimilée par une sorte d'artifice à une universelle affirmative (Tout homme est mortel) et l'artifice est plus saisissant encore si le pro-nom personnel intervient (Je suis homme, tu es sage...). Toutefois le mariage du dénommable et du pensable, du sujet vivant et des attributs, revêt évidemment des formes beaucoup plus subtiles que celles-là ; il pourrait donner lieu à une logique encore peu explorée dont l'axiomatisation promet d'être riche et étrange. — En métaphysique même, la médiation du nom propre sera indispensable à toute réflexion personaliste qui voudra renouveler l'analyse du temps, de la causalité ou de la substantialité au-delà des schèmes applicables à la nature.

12. L'allure prospective et même eschatologique de la stimulation que nous venons de reconnaître a pour condition que le nom propre soit regardé comme un substitut de l'indicible orienté vers le dicible ; bref, qu'il soit donnant et non donné, instaurant et non pas instauré. Il n'est déterminé qu'à être indéterminable et déterminant pour la contemplation et l'action. Cela suppose que l'intuition a des degrés, que la réflexion

lui est subordonnée, que la négation est médiatrice et que l'ambiguïté du nom propre est insurmontable. Il sera toujours possible de capitaliser en celui-ci un groupe d'expériences passées et closes, comme s'il n'était qu'un mémorial signalétique, et d'y nourrir alors la paresse mentale. Mais cette possibilité est l'envers d'un destin glorieux, qui lie le progrès de la pensée à la révélation des libertés et à leur collaboration indéfinie.